

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 20

Artikel: L'esprit chinois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Se són tzi lo vezin, ne vignon pà por no; cé por lé zarico. Nossé pa pouaire; savon prau que yé segni la petetion : *que su on tot bon patriote.*

ANNE-MARIE.

O cin nai fa rin; von tzi lé patriote, tot comin tzi lé zôtro.

DANIEL FANTIN.

Ye fon don a ce pi que la grailâ, que tzi dessu lé crouyô è dessu lé bon.

ANNE-MARIE (*soupirant*).

Eh, mon Dieu ! èt possiblo din stû mondo ! — dion que son à la décrêchon.

DANIEL FANTIN.

Dion la veretâ dû que fon to a décrêtré.

ANNE-MARIE.

Son zolâ au tzaté; non trovâ nion qué lo coché; lai yon prai dozé sâ d'aveinâ; lai yon bailli ne sé guéro dé coû per la titâ; l'on fé à sagni per to. Lo signeu qué à la vella a cuedi écriré nà létra au générâ; que n'étaï pa on refratâro, que n'avai rin segni de brouillier, que létai por lé cincé dû que nin dai min lù, et que to lo veladzo lai in dai; lo générâ na rin voilliâ acuta, la pire de au vôlet dé tzambrâ quavai apôrtâ la létra, que faillai deré à monsieu que lai baillivé bin lo bon vépro è que voillion bin bairé à sa santâ; è pui sé son buétâ ne sé guéro à trabliâ. Yo fon lé nà viâ quon lè zoû bramâ du tzi no : la Djeanâton que baillé à medzi ai pudzenâ d'au tzaté a étaï d'obliedzi dé le menu vaire lé pudzenâ è lé pindzon, yo lo to tiâ, lon fê on sacadzo, ô mon Dieu ! on ne sa que sé déré. Lon fé a chautâ la saraillie de la cavâ, bai von, fon na viâ dé mêtzance.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Ah, lé baugro ! se yété pire lé en faré bin atan qué leur.

SCÈNE XI

Les précédents acteurs. Toinon, âgé de 14 à 15 ans, fils de Piouta.

TOINON.

Père ?

FRANÇOIS-Louis PIOUTA (*se relevant de terre où il était tombé*).

Vinte a ce bin mé ronnâ té ?

TOINON (*il rit*).

Nâ...

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Vaultâ baire on véro dé vin por té férâ foi. (*Toinon prend son verre et boit*). Toinon. Yô sonte sljau mobile ?

TOINON (*après avoir bu*).

Crayo que sin von.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Lia te gran tin que lai son ?

TOINON.

Dû que vo zité saillai stu bon matin; finnament que vo zira fro d'au veladzo, que yé dza oyû lo taborin; ne savé pas cin que ciré : su quedi alla dessu lo mòti, è lé zé vu que vegnivon avon lo tzemin dai Craisetté. Astou que son arrevâ sé son buétâ à corré din lé mésion, yo lon prai to cin que lon pû impuégny. Lé féné bramâvon ; leur trézon lau sabro : voitivón per to, dézo lé gli; dézo lé trabié, au saire to, au gardarobâ; prengnon lo pan, lo fremadzo, lé zabi, lé tzemisé. Non rin laissi à nion.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Ah, lé baugro ! mon te prai ma cazâcâ dé medzelannâ, quétaï décotû la poirtâ ?

TOINON.

O, na; ne son pâ intrâ tzi no. Quan lé zé vû veni, mè, su sondz dé férâ lo redan; yé buéta ma viglie cázâcâ; lé zé roucanna; mon baigli dai coû dé pi au cù; ma cin ne mè fazai rin; fezé adé lo pouro déveron noutrâ poirtâ, è ne

pa zintra porcin que dezé que niajvai rin tzi nô quâ dai piou. (*Il rit et les paysans aussi.*)

DANIEL FANTIN.

Ma fai; lin on prau, nin voglion pa mè.

TOINON.

Lien a yon dé stau compagnon que nô za bin fè à riré. Lé intrâ tzi Jaque à la Cussa; la roilli là fénâ, lé za tû aqueillai défro, è pui sé bueta à robâ to cin que la pù. Ne sé pa comin cin è zâla; létan à la queri me nonkli lô municipâ, è buenadrai dé dzin vegnivon avoûé lù. Lé zinsfan saillivon dé lécolâ. Voiquâ mon estafé qu'avai rimplia sé catzé, è pui l'avai tan buéta dafféré din sé tzocé que ne payai pa sé remuâ. Tantia que l'a volû martzi, et voique latataze de sé tzocé qua rontû; è pui la laissi tzairé na tzemize au père-gran, ène sé guéro dé bâ à lonklie Toubie, è pui na malotû de buro que l'avai catzi din sé tzocé : tû lè zinsfan sé son buetâ à bramâ apré lù : lô sé-buetâ à coré è lé zinsfan apré lù, que criavon : kaka buro, kaka buro; yo stû compagnon avai nà vergognâ, èfeyessai tan que médi payai per le véguié de la Rioûta, per le Rapé totâmon canquâ au boû dé la Fivâ, è pui ne lon pluie revû. (*Tous les paysans rient avec Toinon.*) A çâ mé fô returnâ viâ, orâ que yé bin bu. — Atzivo à tû.

DANIEL FANTIN.

Adieu, tin adrai té tzocé, que l'attatzé ne ronté pâ.

TOINON.

Ne fai pa aprianda, né min dé malotta din mé tzocé; to cin qué dedin ne vau pa tzchaire. (*Il sort.*)

Pudeur patriotique.

La belle maison, de construction récente, abritant le « Restaurant lausannois », rue Haldimand, à Lausanne, occupe l'emplacement où se trouvait une construction misérable, qui juraît fort avec l'aspect du reste de la rue. Il y a un demi-siècle déjà, cette bicoque frappa désagréablement les regards des passants. Un étranger la considérait avec étonnement, en 1863.

— Qu'est-ce donc, demanda-t'il à un habitant du quartier, qu'est-ce que cette maison qu'on semble avoir religieusement respectée, malgré la reconstruction de toute la rue ?

N'osant avouer que les propriétaires n'avaient pas voulu s'arranger avec les constructeurs, le Lausannois répondit :

— Ça, c'est la maison qu'habitait J.-J. Rousseau lorsqu'il donnait des leçons de musique à Lausanne.

— Dans ce cas, riposta l'étranger, sa musique n'a pas été favorable à l'harmonie de votre quartier.

L'esprit chinois.

Un Vaudois, qui revient de Chine, nous écrit : « On dit les Français spirituels, et l'on a raison ; mais écoutez les Chinois :

Ils comparent un prodige à une fusée.

Pour peindre une politesse affectée, ils disent que c'est « un bossu qui fait une courbette ».

Ils appellent un homme inoffensif et timide : un « tigre de papier ».

Ils disent d'un vantard : « C'est un rat tombé dans une balance et qui se pèse lui-même. »

A Lausanne, on dit des orgueilleux et des fats qu'ils montent sur le trottoir pour se regarder passer.

Devant le juge :

Le plaignant. — Monsieur le juge, je prends la liberté de vous faire remarquer que mon insulteur vient de nouveau de se servir à mon endroit du mot d'âne.

Le juge. — Qui vous dit qu'il vous visait ? Vous n'êtes pas ici le seul âne.

LE MEURTRE

COMME nous venions de terminer notre partie de piquet, Flambart s'écria :

— A propos, vous savez... chose, le banquier, a cassé sa pipe...

— Non !

— Parfaitement ! Rupture d'anévrisme. Le temps de dire : « Ouf ! » Fini, raclé, nettoyé ! C'est effrayant de partir ainsi, sans même pouvoir dire bonsoir à la compagnie...

— Une belle mort, tout de même, exempte de souffrances, interrompit Lambert, l'ingénieur. La mort vraiment terrible est celle qu'on voit venir, la mort avec laquelle on entre en lutte, celle dont on sent l'étreinte inexorable se resserrer peu à peu. J'en parle en connaissance de cause. Je l'ai vue. Ses mains décharnées m'ont frôlé. Je l'ai vue, oui, comme je vous vois là... Et j'ai été lâche, lâche... Je me croyais fort courageux, raisonnable... Et j'ai hurlé d'épouvante...

Lambert se recueillit un instant, puis :

C'est, il y a quelques années, à l'Usine électrique de X. que le drame s'est déroulé. J'étais chez moi, occupé à vérifier des plans. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. On m'appelait de l'Usine pour examiner un interrupteur dont le fonctionnement laissait à désirer. Je pars aussitôt, suivi de mon chien, le brave *Zouzou*, qui, tout heureux de l'au-bâine, gambadait éperdument autour de moi. C'était une belle après-midi de printemps ; arbres en fleurs, nature en fête, allégresse générale, une de ces journées bénies qui vous font trouver la vie belle et désirable.

Arrivé à l'Usine, je confie *Zouzou* au maître et sans plus tarder je descends dans le petit local affecté aux câbles conducteurs de courant, sous le tableau de distribution. Et quel courant ! 13,000 volts ! La foudre emmagasinée dans un espace de quelques mètres carrés ! On sait comment on entre là. On ne sait jamais si l'on en sortira vivant. La moindre imprudence, le moindre geste peuvent avoir des conséquences fatales. Le court-circuit est là, qui vous guette. Toucher aux conducteurs c'est déchaîner le feu céleste, provoquer l'irréversible cataclysme. Les ténèbres sont cruelles aux faiseurs de lumière. Et quand elles prennent leur revanche, malheur à ceux qu'elles ont choisi pour victime...

L'interrupteur, en effet, fonctionnait mal. J'm'efforçai de trouver le diagnostic, quand u joyeux aboi me fit brusquement me retourner. *Zouzou*, mon bon *Zouzou*, échappant à son gardien, bravant la consigne, venait de pénétrer dans le souterrain. Frétilant, quêtant du regard mes caresses, il se rapprochait, inconscient danger.

J'eus aussitôt la vision de l'infâme tragédie qui se préparait.

— Il va se rapprocher encore, pensai-je, n toucher, entrer en contact avec les conducteurs. Nous sommes perdus !

J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour le bête et *Zouzou* était pour moi un ami véritable. Mais en ce moment toute ma tendresse s'était évanoûie, avait fait place à une haine folle, implacable. Oh ! me défaire de cet animal de cette bête malfaisante dont l'affection stupide allait causer ma perte. Je songeai :

— Là-haut, sur la campagne en travail, le soleil déverse sa chaleur et sa joie. L'amour chante dans les cœurs. La nature se réveille, vie reprend ses droits. Toi, tu vas mourir...

Il faut avoir vécu ces instants-là pour en comprendre toute l'horreur. Mourir ! J'étais jeune, vigoureux, plein d'espérance. Et il fallait mourir. Je me représentais les flammes jaillissant soudain de ces câbles inoffensifs en apparence qui recelaient toutes les colères du ciel. Mourir ! Il fallait mourir ! Une révolte me saisit. Tout près, dans la salle aux machines, il y avait ce